

Olivier de Baillenx

---

---

# Finale

---

---

U.S. DAX - STADE MONTOIS

Préface

Pierre Albaladejo et André Boniface

**atlantica**

*À André Bérilhe, le Granit qui s'est endormi un jour d'octobre (et ce n'était pas sous l'effet d'une fameuse manchette!).*

*À Armelle, 10 ans, qui par ses encouragements stridents pour le Stade Montois a mis en déroute les supporters du Racing à Colombes par une soirée pluvieuse mais victorieuse le 10 novembre 2012.*

## **NOTE DE L'ÉDITEUR**

Un premier livre a déjà paru en 2003. À l'occasion du cinquantième anniversaire de cette finale mémorable, les éditions Atlantica publient aujourd'hui une nouvelle édition revue et augmentée d'un « cahier du cinquantenaire » (analyses et témoignages de joueurs, supporters, dirigeants) et d'un DVD offrant la retransmission du match.

## **AVERTISSEMENT**

Cette chronique évoque des faits réels à partir d'archives et de témoignages d'acteurs de l'époque. Certains chapitres sont cependant traités comme des reconstitutions, en particulier ceux situés à Montfort-en-Chalosse : reposant sur des faits rapportés par des témoins, ils sont écrits de manière romancée pour les besoins du récit. La stricte vérité n'est pas toujours respectée, mais j'espère que l'état d'esprit des acteurs ne s'en trouve pas dénaturé. Je présente par avance mes excuses à ceux qui s'estimeraient trop chahutés par ce texte. C'est qu'ils sont devenus des personnages de fiction, voire de légende...

---

---

## PRÉFACE

---

---

Quelques jours avant la finale landaise du 2 juin 1963, Pierre Albaladejo et André Boniface, capitaines respectifs de l'US Dacquoise et du Stade Montois, s'étaient retrouvés à mi-chemin des deux villes, dans le bourg de Tartas, pour un dialogue à bâtons rompus sur le match à venir, destiné à nourrir les colonnes d'un grand quotidien régional. Quarante ans plus tard, ils reprennent leur échange pour évoquer ce rugby qui a beaucoup changé dans les Landes comme ailleurs, et pas forcément en bien : un dialogue, en forme de passe croisée, qui ne pouvait manquer de revenir sur cette fameuse finale.

Au fait, Bala, si c'était à rejouer, comment s'y prendrait Dax ?

**PIERRE ALBALADEJO :** Sur ce match, j'ai deux regrets. Le premier n'est pas de notre fait : parce que trop de billets avaient été vendus, un grand nombre de spectateurs n'ont pas vu grand-chose de la rencontre, étant mal placés. Dès lors, mécontents, certains d'entre eux ont gardé des ballons bottés en touche pendant presque toute la première mi-temps, causant de nombreux arrêts de jeu. Cette situation ne nous a pas permis d'imprimer de rythme dans la partie et toute la préparation psychologique d'avant-match est tombée à l'eau. Finalement, on ne jouait pas.

Et puis, il y a eu le fameux K.-O. d'André Bérilhe, peu avant la mi-temps. À cette époque, on ne remplaçait pas un joueur blessé. Notre pack s'est trouvé déstabilisé, attendant que Dédé recouvre ses esprits et ses moyens pour s'engager totalement. Il n'a jamais vraiment récupéré et nous avons été dominés. S'il était sorti à la mi-temps, certes nous aurions joué à sept avants, mais ceux-ci se seraient sans doute davantage engagés. Cela ne veut pas dire que nous aurions battu le Stade !

**ANDRÉ BONIFACE :** Nous avons perdu deux fois contre Dax pendant l'année, aussi avons-nous abordé différemment cette rencontre, en décidant de ne pas attaquer. Je jouais moi-même comme un deuxième demi d'ouverture, bottant de grands coups de pieds croisés dès que j'avais le ballon. Il a fallu faire un gros effort sur nous-mêmes pour rompre ainsi avec nos habitudes. Et je n'aurais jamais voulu rejouer un autre match de cette manière. Mais je crois que, tactiquement, nous avons bien monté notre affaire. Même à sept avants, avec la blessure de Christian Darrouy qui avait obligé notre avant aile Bernard Couralet à se détacher derrière, nous avons dominé la partie.

Ceci dit, je garde un regret sur la seule grande attaque que nous ayons déclenchée, en fin de match. L'essai marqué par notre ouvreure Alain Caillau, après une passe croisée entre Guy et moi, a été refusé. Pour l'esprit du jeu, c'est dommage.

**PIERRE ALBALADEJO :** Dans ces années, le rugby landais, c'était quelque chose! Sur une période de vingt-cinq ans, Dax a disputé cinq finales et Mont-de-Marsan quatre. J'ai connu des équipes de France comptant pas moins de sept joueurs landais, avec les frères Boniface, Christian Darrouy, Benoît Duga, Jean-Claude Lasserre, Jo Rupert et moi...

**ANDRÉ BONIFACE :**... et je crois bien que l'équipe des Landes aurait battu l'équipe de France à l'époque.

C'était vraiment le terroir du rugby. Il régnait une ambiance formidable dans le département, avec une émulation forte entre les clubs, et des supporters très proches des joueurs. À partir des seizièmes de finale, chaque dimanche était une fête!

**PIERRE ALBALADEJO :** Et chaque comité, chaque club avait sa propre manière de jouer. Maintenant, il n'y a plus de rugby basque, landais ou varois, il y a le rugby. Aujourd'hui, le même langage est tenu dans tous les vestiaires : « comment garder le ballon pour que l'adversaire ne puisse rien faire »... et non plus comment marquer des essais. Tout a été accentué avec le professionnalisme : plus de discipline peut-être, mais aussi un jeu plus dur, on percute, on lance le défi physique. Il n'y a plus d'esquive. Le rugby était un jeu, il est devenu un labeur. Résultat : de moins en moins de jeunes viennent à ce sport. Nous avons perdu 35 000 licenciés en deux ans : c'est énorme. Il faut arrêter cette dérive, redevenir éducatif et ludique, sinon le rugby ira à sa perte.

**ANDRÉ BONIFACE :** Le rugby d'aujourd'hui n'a effectivement plus grand-chose à voir avec celui de notre époque. Les présidents gèrent leur club comme une entreprise. Les joueurs cherchent à provoquer la faute de l'adversaire, plutôt que de jouer eux-mêmes. On parle des essais manqués, mais pas des moyens à mettre en œuvre pour en manquer de moins en moins. Quant aux gosses, ils n'ont même plus la possibilité de s'amuser. Certains viennent dans les écoles de rugby, mais beaucoup ne restent pas.

Des choses essentielles doivent être revues pour retrouver le goût et le plaisir du rugby!

### **ET 10 ANS PLUS TARD, QUEL EST LE SOUVENIR LE PLUS MARQUANT ?**

**PIERRE ALBALADEJO :** Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Mais l'important c'est qu'un club landais soit enfin devenu champion de France. Il faut se réjouir d'avoir alors joué dans la cour des grands!

**ANDRÉ BONIFACE :** Finalement, c'est la joie des joueurs et surtout des supporters. Le match était pour eux plus que pour le rugby. La fête était belle pour tous les Montois. C'est le seul match où j'ai sacrifié le jeu au résultat. J'avais dit aux joueurs : « Si vous voulez toujours aller à la plage, il faut gagner ce match<sup>1</sup>. » Dans une finale, seul le vainqueur compte. Bien sûr, l'arbitre Capelle aurait dû accorder l'essai marqué après notre passe croisée avec Guy. Je lui ai dit : « Je le jette à la rivière, votre sifflet. » Mais au bout, nous étions contents : nous étions champions des Landes!

---

1. À l'époque, pour rejoindre les plages en vogue des Landes (Hossegor, Capbreton...) depuis Mont-de-Marsan, il fallait passer juste à côté de Dax. C'était avant les autoroutes...



---

---

## PRÉAMBULE

---

---

Jacques de Lostalot, pharmacien rue Armand Dulamont à Mont-de-Marsan, soutenait le Stade Montois de longue date. Membre « bienfaiteur » du club, terme signifiant l'ampleur de sa cotisation annuelle qui allait au-delà de son abonnement et lui donnait accès à la tribune officielle, face à la ligne des 50 mètres, il était également chasseur et pêcheur émérites. Il présidait d'ailleurs la section ball-trap du Stade, et il perdit trois doigts au cours d'une compétition, son canon lui ayant explosé dans les mains.

La passion de la pêche le conduisait deux fois l'an, en mars et en mai, dans les montagnes des Asturies, au nord-ouest de l'Espagne, où les saumons venaient se reproduire. Ils étaient attendus par quelques briscards, eau glacée jusqu'à mi-cuisse, bien décidés à ne pas lâcher leur proie, quels que soient sa vigueur et son poids, une fois celle-ci ferrée. À l'époque, le saumon d'élevage n'existait pas et la chair, goûteuse et ferme, de son cousin sauvage, constituait un mets recherché des bonnes tables. Tellement recherché, que les concessions sur les quelques rivières poissonneuses se négociaient âprement entre spécialistes et habitués des lieux. Aussi, une fois qu'on en avait décroché une, pas question de la lâcher pour un motif plus ou moins futile.

La participation de son club favori à la finale du championnat de rugby n'était certes pas, aux yeux de monsieur de Lostalot, un événement anodin. Mais, peut-être parce que le saumon était plus fort que l'ovale, peut-être parce qu'il ne voulait pas porter malchance à son équipe (il avait assisté aux trois finales précédentes qui s'étaient soldées par autant de défaites), en cette fin mai de 1963, il fit une croix sur le match et partit aux pieds des Picos de Europa, du côté de Blanès, après Santander.



Mais il savait aussi que la bataille de Lescure, du nom du stade qui accueillait la finale à Bordeaux, trouverait des prolongements le long des rivières espagnoles. En effet, l'accompagnait dans son périple le colonel Cogombles, militaire à la retraite et dacquois de cœur sinon d'origine, qui, lui non plus, ne manquait pour rien au monde une telle campagne. Il avait donc, lui aussi, renoncé à ce fameux match du siècle, l'expression n'étant cette fois pas galvaudée dès lors qu'on habitait dans le département des Landes.

Mais peut-on refuser son destin, lorsqu'un tel événement survient dans votre vie?

Le jour de la finale, tous deux abandonnèrent leurs cannes et leurs boîtes pour quelques heures. Se rapprochant de la mer, il est vrai peu éloignée de leur site de pêche, ils grimpèrent sur la plus haute colline dominant l'Atlantique avec un but précis : arriver à capter sur les ondes courtes le reportage du match sur quelque station de radio. Et il semble qu'ils aient réussi à attraper des bribes de commentaires, suffisamment en tout cas pour comprendre qui était enfin vainqueur et qui repartait une nouvelle fois vaincu. Imaginez la scène : deux hommes, perchés sur leur montagnette, penchés sur leur poste radio, essayant de saisir des voix, tournant sans cesse le bouton des fréquences, s'invectivant sans aucun doute (– Tu l'as encore perdu! – Tu n'as qu'à chercher toi-même, si tu es si fort!) et, au terme du match, l'un lançant très haut son chapeau dans le ciel, l'autre mangeant le sien, si loin de Lescure, et pourtant si près.

Jacques de Lostalot était mon grand-père. Aujourd'hui, il pêche avec son ami les plus beaux poissons dans des eaux apaisées, loin du tumulte du monde terrestre.

L'histoire qui va suivre est d'abord pour eux : ils n'ont pas vu le match, j'espère que, depuis Là-Haut, ils pourront le lire!

---

---

## DE L'EAU A PASSÉ SOUS LES PONTS...

---

---

**DIMANCHE 1<sup>er</sup> JUIN 2003**

Jusqu'à dix heures du soir, la veille, ils ont déblayé, coupé, élagué pour préparer une descente de rivière unique. Mais, ce matin, le manque de sommeil ne les gêne pas. Ils sont prêts, excités même à l'idée de relever ce défi lancé voici à peine deux semaines.

L'idée est née d'une conversation avec Christian Darrouy. L'ancien ailier vif-argent du Stade Montois et du XV de France avait conseillé ce jour-là à Richard Vezzoli, éducateur de jeunes et kayakiste chevronné, de prendre langue avec Henri Willems, trois-quarts centre de l'équipe dacquoise de la belle époque, pour lui exposer son idée. Entre l'ancien rugbyman devenu instituteur et l'éducateur payeur, le courant était passé d'emblée. Restait à monter l'opération, et cela en moins de quinze jours. Le temps était compté, l'échéance, incontournable, ne pouvait être reculée. La date du quarantième anniversaire de la finale des Landes (département 40), cette folle sarabande du 2 juin 1963, approchait à grands pas. Et deux semaines avant l'événement, rien n'était prévu pour célébrer ce haut fait, pas le moindre rassemblement gastronomico-sportif, pas la plus petite commémoration rugbystico-landaise, même pas l'apéro au siège du Stade ou de l'Union Sportive pour évoquer le souvenir de cet immense incendie qui, voilà quatre décades, au cœur du siècle dernier, avait ravagé le cœur des hommes et des femmes de ce pays et illuminé la forêt de pins, les collines de Chalosse, la Côte d'Argent,

la cité des grands vins et le cratère de Lescure, volcan souvent assoupi, ce jour-là en fusion.

Lui, pourtant, n'est pas rugbyman, n'a pas assisté à ce match mythique, mais il aime cette région où il s'est installé, au cœur de la pinède, entre Sabres et Commensacq, sur les rives de la Leyre, gros ruisseau qui, sifflant sous les fougères, s'écoule sans se presser vers cette petite mer intérieure que l'on nomme Bassin, et qui lèche les pieds d'Arcachon, du Mouleau ou d'Andernos. Animateur du club de kayak d'une base de loisirs, c'est un sportif, un joueur, prêt à retrousser les manches pour arriver à ses fins. Alors, quand il a vu que non, décidément, rien n'était arrêté pour début juin, Richard Vezzoli n'a pas hésité.

« *Les eaux fraternelles de la Midouze et de l'Adour* » : sous ce titre, Louis Dartigues évoquait l'avant-veille de la finale dans les colonnes de *Sud Ouest* le mariage de ces deux rivières qui arrosent les deux cités landaises, comme une métaphore de l'amitié entre les joueurs et les équipes qui, forcément, tu penses bien, résisterait à la brutalité du résultat, à la joie immense et à la douleur profonde qu'il provoquerait suivant le camp auquel chacun appartiendrait, celui des vainqueurs ou celui des maudits. Cette manchette, Richard Vezzoli l'a reprise pour baptiser le pari relevé quarante ans plus tard, en guise de salut lancé à ces hommes de cuir et de terre : rallier Dax depuis Mont-de-Marsan dans un canoë de neuf places, chaque payeur représentant un des neuf principaux clubs des Landes, avec, en filigrane, l'espoir qu'un jour ces neuf clubs et les autres, moins connus, sauraient construire une équipe du département, seule à même, selon beaucoup, de redonner son lustre et un titre national à un rugby des pins et du maïs, aujourd'hui en déclin.

Car, clin d'œil malicieux de l'échassier ou rebond capricieux de ce ballon imprévisible, 2003 restera aussi comme l'année où, pour la première fois depuis... depuis toujours, ou presque... la Première Division de rugby, la justement nommée Élite 1, pour bien marquer que, désormais le championnat est réservé à une minorité hyper musclée et sponsorisée, démarrera sa saison d'automne sans un seul club landais dans ses rangs : le Stade montois descend d'un cran, Dax et Tyrosse restent à l'étage en dessous.

Alors, tout au long de ces 78 kilomètres, qu'ils doivent accomplir en 10 heures, Richard et les siens paieront pour ressusciter l'espoir d'un retour au premier plan. Seulement, comme les rugbymen ne sont pas tous

férés de canoë-kayak, c'est en réalité un groupe de kayakistes licenciés en bonne et due forme et appartenant au Comité départemental de la discipline qui descendra les rivières. Et après tout, pourquoi pas ? Cela ne peut pas faire de mal au kayak landais de bénéficier d'un peu de publicité au travers d'une telle opération. Après tout, ce sont bien eux qui moulineront...

Et pour mouliner, ils ont mouliné ce dimanche 1<sup>er</sup> juin. Partis de la minoterie située au confluent de la Douze et du Midou<sup>2</sup>, au pied du Pont du Commerce à Mont-de-Marsan, et sous les yeux d'une poignée de Montois, les Darrouy, Couralet, Vidalies et quelques autres, ils ont filé à une allure record sur la Midouze puis sur l'Adour, une fois parvenus au point de jonction des deux rivières. Arrivés à Saint-Paul-lès-Dax, soit à quelques kilomètres à peine de leur objectif final, sur le coup des quatre heures de l'après-midi, ils ont dû patienter sur place. Eh pardi, les officiels les attendaient trois heures plus tard et personne n'était encore au rendez-vous, à Dax, pour les accueillir !

Et donc, nos kayakistes patientent sous un ciel de plus en plus menaçant si bien que, vers six heures, patatrac, c'est l'orage. Les voilà trempés comme une bonne soupe à l'ail de la région, qu'on nomme aussi tourin. Alors, tant pis pour le protocole, ils repartent sans attendre plus longtemps. Comme dans le même temps, on a prévenu anciens joueurs et quelques élus que le kayak serait finalement en avance, quand ils arrivent sous le vieux pont de Dax, le comité d'accueil est bien présent.

Combien de ces jeunes rameurs savent que cet orage de fin de parcours, répète quarante ans plus tard le fameux ouragan qui, au terme d'un match commencé sous un soleil de plomb, s'était déchaîné dans le dernier quart d'heure transformant le pré bordelais en une cour de ferme où le plus petit poussin de la basse-cour allait expédier l'œuf de la victoire au sommet du poulailler ?

Mais qu'importe l'averse, à l'arrivée quelques anciens gladiateurs de l'arène de Lescure sont là pour accueillir les rameurs de l'unité landaise espérée. Après avoir expédié les discours des officiels, vidé quelques godets, ils ont dîné entre eux au restaurant de l'USD, le bien-nommé Fair-Play, se sont raconté quelques histoires, ont évoqué cette passe croisée, cet essai accordé, cet autre refusé, ce drop assassin, cet arbitre enveloppé et ce poing d'airain qui, peut-être, va savoir, changea la face de l'histoire gasconne.

---

2. La réunion de ces deux rivières en forme une troisième, la Midouze, d'où le nom de « Cité des trois rivières » donné à Mont-de-Marsan.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se retrouvaient pour cet anniversaire. Et il y a fort à parier que ce ne sera pas la dernière, même s'ils sont de moins en moins nombreux à égrener ces souvenirs.

Aussi, afin de ne faire de peine à personne, et pour ne pas ressusciter quelque ancien traumatisme, autre que psychologique, ce soir-là, ils n'ont pas regardé le film du match. D'autant que, sur un écran, impossible de rater ce fameux coup de poing de..., et l'essai de... – Tu vois bien qu'il n'y était pas puisque l'autre a aplati avant, et l'en-avant, quel en-avant d'abord? – Et cet arbitre, ah, ne m'en parle pas! Qu'importe, tous se souviennent de chaque action par cœur, sauf peut-être lui, assommé, que seul l'orage, en fin de partie, sut réveiller. Mais un peu tard...

Alors, pas la peine de le revoir, ce match, ni d'entendre le bateleur à casquette, roi de la télé-rugby, en narrer les péripéties. Il est dans le cœur de chacun, dans les tripes de tous. C'était hier, il y a quarante ans.

---

---

## LE MINISTRE ET LA VIDÉO

---

---

HIVER 1997

C'était quelque temps après le grand mouvement social de la fin 1995. Bernard « Chou » Pédarré, fils de l'imposant Camille Pédarré, « le » président de la section rugby du Stade Montois, s'était décidé à appeler son célèbre condisciple. Le fils avait suivi la trace du père, après avoir joué dans l'équipe, sans atteindre le talent ni la carrière de ces gloires anciennes – mais, ce n'est pas grave, on a quand même bien rigolé –; après avoir tenu, lui aussi les rênes du club, à une époque où les résultats étaient moins glorieux, – mais on s'en fiche, on continue à attaquer, à cultiver la flamme –; il dirige fermement l'affaire familiale, garage, carrosserie et pneus en tous genres, et là, croyez-moi, ça marche plutôt bien.

Alors, heureux homme, quand il a vu son ancien copain de classe sur les bancs du lycée Victor-Duruy, traverser une passe difficile, il n'a pas hésité et l'a appelé.

– Allô, Alain! Je sais que c'est dur pour toi. Tu devrais venir faire un tour dans le coin, je réserve une bonne table avec quelques potes de nos années lycée, et on reparlera du bon vieux temps.

Et donc, en cette fin d'année 1995, Alain Juppé, montois et condisciple (mais tête de classe) de Bernard Pédarré, vient oublier l'espace d'un repas au Relais de Poustignac, à Saint-Paul-lès-Dax, les misères d'un automne particulièrement chaud où la grève générale l'a conduit à renoncer à la réforme de l'assurance-maladie. Sûr qu'il en a gros sur la patate, le Premier ministre. Alors une halte landaise n'est pas pour lui déplaire, même s'il ne remet pas

toujours facilement un nom sur la tête de ses quinze convives, trente ans plus tard.

À la fin de ce déjeuner mémorable, Chou prend la parole :

– Écoute Alain, nous avons un petit service à te demander. Voilà, nous voudrions revoir la finale de 1963. Le match a été filmé pour la télévision et diffusé en direct. On devrait pouvoir retrouver ces images. Pourtant, même Bala, à qui je l'ai demandé plusieurs fois et qui est devenu un vrai homme de télé, n'a jamais pu nous aider. Alors voilà, on s'est dit, si le Premier ministre n'y arrive pas lui-même, c'est qu'elles ont vraiment disparu. Ce serait dommage, mais au moins nous saurions.

Alain Juppé n'a rien promis, sinon de faire ses meilleurs efforts pour ses vieux copains.

Plusieurs mois se sont écoulés, peut-être même une bonne année. Les quinze compères de Poustignac ont reçu un bristol à en-tête de Matignon. Tous ont été invités à un dîner dans la résidence du Premier ministre, rue de Varenne.

Le jour dit, les limousines les attendaient en gare Montparnasse. Retrouvailles dans des lieux plus officiels et agapes vespérales sous les lambris de la République qui, bonne mère, a mis les petits plats dans les grands pour accueillir une brochette à qui on ne la raconte pas quand il s'agit de passer à table. À l'heure des cigares et de la fine armagnac, après avoir épuisé leur répertoire de chants et dansé la Dacquoise comme lors d'une feria du 15 août, Alain Juppé installe ses invités dans un vaste salon où trône un grand écran de télévision.

La lumière s'éteint, le silence envahit la pièce avant qu'une image un peu tremblante, dans un noir et blanc qui fleure bon le Cognacq-Jay des heures dominantes de la première chaîne dans ce début des années soixante<sup>3</sup>, transporte ces quinze téléspectateurs trente-trois ans auparavant, au milieu des échassiers landais et du toro de fuego dacquois qui envahissent l'écran sous le commentaire enflammé de Roger Couderc. Le célèbre journaliste à casquette, jamais au grand jamais, n'a vu une telle ambiance en ouverture de la finale du championnat de France de rugby. En tout cas, il le clame haut et fort et, à ces mots, ils sont plus d'un à écraser une larme devant le spectacle d'un souvenir ressuscité. Et quel souvenir ! Sans doute le plus beau

---

3. La deuxième chaîne de l'ORTF est encore très récente et n'émet que le soir.

de leur vie de supporter du Stade Montois, le plus poignant de leur passé de Dacquois, habitué des pesages ou des tribunes.

Au terme de cette soirée inoubliable, chacun repart avec, sous le bras, une cassette précieuse comme tous les trésors d'Harpagon. Seul mot d'ordre du Premier ministre, jamais cette vidéo ne devra faire l'objet d'une exploitation commerciale.

De retour à Mont-de-Marsan, Bernard Pédarré organise quelques séances de visionnage pour les grands anciens qui retrouvent avec nostalgie les émotions éprouvées sur le pré bordelais. L'Amicale du Stade Montois prend le relais auprès des supporters et un journaliste local raconte à nouveau ce match cent fois joué dans des milliers de têtes. Comme pour rappeler qu'à cette époque, le rugby se révélait d'abord sous les yeux des spectateurs rassemblés dans le stade, puis sous la plume de chroniqueurs, célèbres pour certains, chargés de rapporter l'anecdote, de conter l'épopée, de chanter les louanges des vainqueurs, de pleurer le sort des perdants, et surtout de magnifier ce « sport de voyous joué par des gentlemen ». La télévision ne s'invitait encore que très ponctuellement, et pour une minorité de possesseurs de postes.

Alors, une fois encore, sacrifions au rite de l'écrit pour faire revivre la passe croisée des Boniface, l'essai (accordé) de Jean-Claude Lasserre, celui (refusé) d'Alain Caillau, les multiples ballons égarés dans les tribunes, l'orage de grêle de la deuxième mi-temps, le drop de Lestage et le poing de Cazals étendant pour le compte Bérilhe le colosse du pack dacquois. Mais, au-delà du match, les deux semaines qui l'ont précédé et la soirée de liesse et de tristesse mêlées qui l'a suivi témoignent du caractère unique d'un événement qui plaça sous les feux de l'actualité une région quasiment inconnue.

Tout a vraiment commencé le 19 mai 1963, jour de victoire pour l'Union Sportive Dacquoise et le Stade Montois en demi-finale du championnat de France de rugby, et promesse de retrouvailles pour la première finale cent pour cent landaise, qui se déroulera deux semaines plus tard dans le stade habitué à saluer les victoires de onze « manchots » girondins, le parc de Lescure.

Mais notre histoire démarre le lendemain soir, *Chez Lulu – le Café des Sports* de Montfort-en-Chalosse, quelque part entre Dax et Mont-de-Marsan, où se retrouvent les partisans des deux clubs...





---

---

## DU RIFI À MONTFORT-EN-CHALOSSE

---

---

**LUNDI 20 MAI 1963, 18H30**

Dans la grande salle de bar, encore vide, Jean Camescasse passe soigneusement un chiffon sur le zinc. Ce soir, il faut que ça brille ! D'un œil exercé, il vérifie le nombre de verres à côté des bouteilles d'apéritif, avant de sortir une dizaine de soucoupes. Il sort une clé de sa poche pour ouvrir le distributeur de cacahuètes, utilisé par les clients désireux de grignoter quelques zakouskis entre deux gorgées de Picon-Bière, de Lillet ou de ce bon vieux pastis qu'ici aussi, alors que l'on est bien loin de Marseille et de ses fous de foot, on apprécie les soirs de canicule. Il remplit les soucoupes des petites graines bien salées qui assècheront vite les gosiers les plus rétifs aux apéritifs du *Café des Sports* de Montfort.

Ce n'est pas qu'il pousse au crime, ce bon Jean, d'autant qu'ici, il est moins sur ses terres que sur celles de sa femme, Lulu, la célèbre Lucette Camescasse, patronne du bar. Mais il faut bien faire marcher le petit commerce ! À la tête de son entreprise de maçonnerie, il connaît les difficultés et les angoisses du patron en quête de sa prochaine commande et il apprécie l'entraide qui favorise les affaires et permet à un bourg comme Montfort de vivre et nourrir ses habitants, dont les plus jeunes sont de plus en plus souvent attirés par l'activité économique des villes du département.

Encore que les villes, dans les Landes, elles ne sont pas nombreuses ! Il y en a deux : Mont-de-Marsan, le chef-lieu, siège de la préfecture et qui, de ce fait, déploie une activité administrative importante propre à utiliser les

forces vives des villages voisins, et Dax, sous-préfecture, et station de cure thermale visitée par des touristes souvent âgés.

Et ces deux-là, ça fait un moment qu'elles se regardent en chien de faïence. Au moins depuis ce jour funeste, en pleine période révolutionnaire, où fut choisi le siège de la préfecture départementale. Il se murmure, surtout du côté de Dax, que le choix se fit en faveur de Mont-de-Marsan, à la suite d'une basse manœuvre électorale, les représentants de la ville profitant de l'absence momentanée d'une partie de leurs homologues dacquois pour faire procéder au vote qui devait désigner le futur chef-lieu du département. D'autres disent que, les débats s'éternisant, un délégué montois suggéra de désigner une des deux villes comme « chef-lieu provisoire », le temps que l'on se mette d'accord. Il proposa Mont-de-Marsan... et le provisoire dure depuis deux siècles.

Et, au moins depuis cette époque, mais d'autres vous diront que la rivalité des deux cités est bien antérieure à cet épisode révolutionnaire, les deux villes se toisent. Et, foi de Jean Camescasse, avec ce qui est arrivé hier et ce que cela nous promet les deux prochaines semaines, on n'est pas au bout de nos peines !

Mais aujourd'hui, les dangers de l'exode rural et les mystères de l'Assemblée Constituante, sont bien éloignés des préoccupations du mari de la patronne. Il aurait même plutôt le sourire aux lèvres, le brave homme ! Et il a de bonnes raisons pour cela : hier après-midi, malgré Jean Prat, Monsieur Rugby, son frère Maurice et l'infanterie lourdaise au grand complet, malgré la cagade de Guy qui, deux minutes avant la fin, a vendangé un essai immanquable, un trois contre un quasiment sur la ligne de but des Mauve et Bleu ; malgré la colère d'André envers son cadet qui s'est fait appeler Jules (alors qu'il tient beaucoup à Guy, finalement), le Stade Montois a atteint pour la quatrième fois de son histoire la finale du championnat de France de rugby.

9-8, le score est serré, mais ce petit point en plus contraint les Lourdais à rester pleurer devant la grotte, pendant que les Montois iront à Bordeaux le dimanche de Pentecôte.

Et cette fois, ce sera la bonne ! Après trois finales perdues, le titre ne peut plus échapper aux Jaune et Noir et à leur capitaine emblématique, André Boniface. Jeannot Camescasse en est certain. Enterrée la finale de 49 contre Castres où il fallut un match d'appui pour départager les deux

équipes. Oublié le cauchemar toulousain de 53, quand le XV montois avait vu s'envoler ses espoirs dans les dernières minutes, à l'issue d'une action où tous s'étaient arrêtés de jouer, croyant que l'arbitre avait sifflé une faute et laissant l'ailier Estrade pointer au petit trot l'essai qui donnait aux Lourdais ce match en passe d'être gagné par leurs adversaires. Dissipée la tristesse qui avait succédé à la dernière défaite contre le Racing en 59, déjà à Lescure, au terme d'un match outrageusement dominé mais perdu par manque flagrant d'efficacité. Cette année, le bouclier de Brennus trônera dans quinze jours sur les bords de la Midouze et aucune équipe ne privera Mont-de-Marsan de la fête mémorable qui suivra!

– Lucette, tu prépares assez de salmis?

Lucette Camescasse est en cuisine. Quelle idée aussi que de préparer un salmis de corbeaux! Quinze jours plus tôt, les jeunes du club et quelques autres étaient revenus au café avec un sac de corbeaux morts, tués à la chasse, faute de grives et même de merles, sans doute. L'un d'entre eux avait parié que même Lucette Camescasse ne saurait rien tirer de bon de ces oiseaux de malheur.

Évidemment, Lucette avait relevé le défi. Aucun bestiau ramené par les hommes du village depuis les plaines landaises et les collines de Chalosse, ne résistait, une fois plongé dans son chaudron. Quelques corbeaux ne changeraient rien à l'affaire.

N'empêche, c'était pas de la tarte que d'attendrir ces vieilles carcasses! Voilà deux semaines que les corbeaux mijotaient chaque jour pendant une demi-heure, pas une minute de plus, dans une marmite en général occupée par un gibier plus prestigieux : perdrix, faisans, lièvres et bécasses s'y retrouvaient plus souvent qu'à leur tour. Et quelques bouteilles de vin de Tursan n'avaient pas été de trop pour relever une sauce qui, foi de Lucette, commençait à prendre tournure. Sans compter sur l'arme secrète : une bonne vingtaine de palombes conservées depuis l'automne dernier compléteraient, sans déparer, le dîner des gaillards. Ce soir ce sera bon... Mais il ne faudrait quand même pas qu'ils débarquent à cent cinquante, comme pendant les fêtes de Montfort!

Lucette Camescasse surveille sa cuisson, son mari essuie quelques verres, se préparant à l'abordage des jeunes du coin qui ne devraient plus tarder.

L'horloge de la cuisine sonne sept heures, quand soudain la porte d'entrée claque. Jean sursaute.

– Cette fois, tu n'y coupes plus!

La voix tonne dans la salle encore vide. Le colosse s'avance droit sur Jeannot. Derrière le comptoir usé par le temps et les verres renversés, celui-ci blêmit. C'est qu'il n'a pas l'air de rigoler, Charlot Bérilhe. Il tient dans sa main un rouleau de papier qu'il déroule devant le patron du bar.

– Si la photo de mon frère n'est pas accrochée derrière toi dans les dix minutes, ton bar c'est O.K. Corral après le passage de John Wayne. Justement, derrière Camescasse est affichée une autre photo, celle des frères Boniface, enfants de Montfort et gloires nationales du rugby, n'en déplaise à quelques « gros pardessus » de la Fédération qui préfèrent encore le trois-quarts bovin et docile au centre félin et rebelle. Il est vrai qu'avec les deux frangins, ils sont loin du compte! Jeannot, lui aussi, entre en résistance.

– Et pourquoi j'afficherais la photo de Dédé?

– Parce que dans quinze jours, il va n'en faire qu'une bouchée de tes deux danseuses!

Charles Bérilhe domine Jean Camescasse d'une bonne tête et d'au moins trente kilos. Frère d'André Bérilhe, dit Dédé (comme Boni), le pilier roi de l'Union Sportive Dacquoise, il a les mensurations de son aîné, sans en avoir tous les talents rugbystiques. N'empêche, ça reste un fameux client quand on l'a face à soi. Remplaçant dans le XV Rouge et Blanc, il en impressionne plus d'un. Et Jeannot ne se sent pas de taille à résister bien longtemps. Il ne veut pourtant pas battre en retraite sans une ultime tentative

– Tu vois bien qu'il n'y a pas la place!

Joignant le geste à la parole, il se retourne vers la photo des Boni et constate que, oui, effectivement, il y a la place juste à côté, avant que ne démarre une nouvelle rangée de verres.

– Tu me redis ça, et c'est tous les verres qui dégringolent! rugit le Féroce.

Cette fois, Jeannot a compris, il n'y coupera pas. Il ouvre un tiroir, près de la caisse enregistreuse, d'où il retire une boîte de punaises. Sans un mot, il attrape la photo agrandie de Granit Bérilhe, comme l'appellent

les journalistes, pour l'accrocher à côté du portrait des Boniface. Puis, il se retourne :

– Au fait, ça veut dire quoi, cette menace sur les Boni?

L'autre part dans un éclat de rire qui fait trembler verres et bouteilles!

– Sacré Jeannot, tu dois bien être le dernier Landais à ne pas savoir que la finale cette année, c'est Dax/Mont-de-Marsan.

Tu parles qu'il l'a oublié, Camescasse! Hier au soir, les supporters des deux équipes avaient commencé à s'esbigner, sitôt les résultats connus. À Toulouse, Dax avait battu Grenoble 5 à 0 dans un de ces bons vieux matches où ça se passe d'abord devant, entre hommes, et où on envoie la balle derrière quand on y pense, c'est-à-dire de moins en moins souvent au fur et à mesure de la rencontre, parce qu'à force de se filer des coups, de rentrer en mêlée comme on rentre dans un mur, l'âme sereine et le cœur content, et de jouer des mauls où la saine convivialité et le sens du dialogue commun à tous les packs du monde s'expriment de la manière la plus franche, les cerveaux s'obscurcissent, les impulsions nerveuses ne partent plus que de loin en loin et l'on préfère rester entre soi, quitte à engueuler le demi d'ouverture qui, héritant finalement d'un ballon, s'aventurerait à vouloir lancer une attaque à la main plutôt qu'à taper un bon vieux coup de pied en touche, histoire de se reposer une minute avant de replonger dans la boue ou l'herbe sèche.

N'empêche, Camescasse ça l'embête un peu cette finale landaise : Montfort est situé quelque part sur la ligne de démarcation entre le chef-lieu et la sous-préfecture. Certes, le vieux bourg chalossais est plus proche de Dax, tant en kilomètres que sur le plan de la géographie naturelle : la Chalosse marque les premiers contreforts des Pyrénées, avec son paysage vallonné, ses premiers virages en épingle à cheveux et ses bœufs qui fournissent la meilleure viande de la région. On laisse aux Montois leurs plaines sans fin, les forêts landaises qui, bien sûr, valent mieux que les anciens marais infestés de moustiques et nourrissent l'économie locale et les papeteries alentour, mais, quand même, quel ennui que ce plat pays!

Seulement voilà, un coquin de sort a voulu que les vedettes du XV Montois soient nées ici, à Montfort, et Dax n'a pas su ou pas voulu les retenir. Et comme les frères Boniface comptent leur lot de supporters du cru, on n'est pas au bout des anicroches. Ça, Jeannot le sait bien, d'autant que l'incontournable *Café des Sports* reste le lieu préféré de tous les débats et ceux-ci promettent d'être chauds dans les jours à venir.

Il va falloir faire abstraction de ses sentiments personnels, qui le portent plutôt du côté des Boni, moins par amour de la préfecture que du beau jeu, et adopter une neutralité de bon aloi : finalement le poster de Dédé Bérilhe derrière le bar, ce n'est pas une si mauvaise idée. Surtout, il faudra faire preuve d'une diplomatie à toute épreuve, voire, parfois, de fermeté quand le ton montera.

Mais Jeannot fait confiance à Lucette, pour ne pas se laisser démonter par la tempête qui se prépare. Lui, jouera les pacificateurs, et quand les mots ne suffiront plus, il sortira sa clarinette pour adoucir les mœurs. Ah, jouer « Petite fleur » au milieu de ces trognes sculptées à coups de bourre-pifs, agrémentées d'oreilles qui réduisent de taille au fur et à mesure de la saison de rugby ! Faire du *Café des Sports* une de ces caves de Saint-Germain-des-Prés où il ne manque pas de descendre, les nuits après les matchs du Tournoi des Cinq Nations pour lesquels il vient à Paris, avec quelques autres copains, Landais, musiciens et amateurs de rugby.

Bon, en attendant la musique, mieux vaut commencer à jouer les ambassadeurs.

– Ah, bravo les gars, vous les avez bien battus, les Grenoblois !

– Et comment qu'on les a battus ! On s'est régalez, tu veux dire ! Au souvenir de ce dimanche toulousain, Charlot Bérilhe oublie sa prime colère.

– Sers-moi un canon, que je te raconte.

Jeannot sort de sous le comptoir une bouteille de floc, fabriqué avec les meilleurs raisins de l'Armagnac proche.

– Toute la première mi-temps, on domine. Grenoble, ils passent la ligne des 50 peut-être une fois ou deux alors qu'ils avaient le vent dans le dos. Alors, évidemment, ils se fatiguent. T'aurais vu mon frère, Patxi<sup>4</sup> et Léon Berho en première ligne, les autres, ils ont bouffé de la pelouse tout l'après-midi. Après la mi-temps, avec le vent derrière, on a continué et Cassiède a marqué. Mais moi, je te dis, c'est après cet essai qu'on a rigolé. Y avait Maurice Alberto qui n'avait pas encore compris que Grenoble, c'était plié pour eux. C'était bien le seul dans leur pack, crois-moi. Alors, il y a une mêlée. Bon, on rentre un peu dur : Ça fait pooooock, mais très fort, tu

---

4. *xi* se prononce *chi*, comme dans *chi, Pachi, Pachi, Pachi, aïe, aïe, aïe!* En l'occurrence, il s'agit de Christian « Patxi » Lasserre.

vois. J'étais de l'autre côté sur le banc de touche, j'ai entendu comme si j'étais dedans. Tout le monde se relève, sauf ce pauvre Maurice. Y fait Jésus, y a plus qu'à lui porter la communion. Et l'arbitre qui bien sûr n'a rien vu, se retourne furibard vers les nôtres. « Qui c'est ? qui c'est ? » il hurle ! Et Dédé, y regarde Berho, qui regarde Cassiède, et Gaston et Dutin.. . « T'as vu quelque chose ? » qu'ils se disent en rigolant. « Non, non, rien du tout ». L'arbitre, il était fou. N'empêche après, ça leur a donné un coup de fouet aux montagnards – voulaient venger leur copain. Y a eu deux, trois minutes un peu chaudes surtout quand le frère de Maurice s'est échappé. J'ai vraiment cru qu'il allait pointer sur le coup. Et voilà-t-y pas que Gaston, le vieux Dubois, y revient à fond de train – je te jure, c'était Michel Jazy – et à un mètre de la ligne, il le reprend. Après c'était fini, ils en voulaient plus ! Beau match, je te dis !

– Je sais bien, j'ai vu des extraits du match lors de *Sport Dimanche* à la télévision.

– Tais-toi, ce journaliste qui a commenté la rencontre, je le tue si je l'attrape. Tout ce qu'il a retenu, c'est le K.-O. d'Alberto. Il a même dit « celui qui a fait ça ne mérite pas de jouer la finale ! ». Tu crois qu'ils auraient montré la tête de Gaston quand il s'est fait abîmer ? Si je le vois, j'en fais des rillettes !

Pendant que Charlot raconte le match, le bar et les verres se remplissent.

– Ça va Charlot, ça c'était contre Grenoble, avec le Stade, ça va être autre chose ! commence l'un.

– Tu parles, y a eu deux matchs entre Dax et les Montois cette année, et chaque fois c'est Dax qui a gagné, tu verras, ça sera pareil à Bordeaux...

– Que tu dis, le pack montois il est bien meilleur que cet hiver, et côté attaquants, vous ne faites pas le poids...

– C'est ça, et Bala et Lasserre à la mêlée, tu crois que c'est du pipeau ?

– C'est bon Lucette, tu peux lancer les salmis !

– Vous allez la perdre votre troisième finale, les Culs Rouges !

– Tu peux parler, c'est ta quatrième de Cul Jaune et t'en as toujours pas gagné une !

– Et vous savez où trouver des places ?



- T’as qu’à passer une petite annonce!
- C’est ça, me demande pas une place dans la voiture pour aller à Bordeaux!
- T’as raison j’irai plus vite à pied.
- C’est sûr, tu détales comme Tignol quand il fuit devant Bérilhe!
- Tu verras qui courra le plus vite, dimanche!



**Le XV dacquois**

Les joueurs de gauche à droite en haut :  
 Cassiède, Labadie, Dutin, Dubois, Contis, Christian Lasserre, Bérilhe, Berho,  
 Jean Desclaux (entraîneur, le plus à droite) ;  
 Les joueurs en bas :  
 Darbos, Willems, Pierre Albaladéjo, Barbe, Jean-Claude Lasserre,  
 Bénédié, Raymond Albaladejo.



**Le XV montois**

Les joueurs de gauche à droite en haut :  
 Requenna (en civil), Urbietta, Tignol, Couralet, Martinez, Hilcoq, Cazals,  
 Amestoy, Cés, Pascal (en civil) Luchenet ;  
 Les joueurs en bas :  
 Darrouy, Guy Boniface, Gourgues, Lestage,  
 André Caillau, André Boniface, Alain Caillau Barringou (masseur)  
 et Fernand Cazenave le plus à droite.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface .....	9
Préambule .....	13
De l'eau a passé sous les ponts .....	15
Le ministre et la vidéo .....	19
Du rififi à Montfort-en-Chalosse .....	23
Soixante ans de rugby .....	31
Intermède briviste .....	43
Retour à Montfort .....	47
La chasse aux billets .....	53
La rencontre de Tartas .....	57
Le repos des guerriers .....	61
Bordeaux, cité landaise .....	67
La feria dans le stade .....	71
La confusion et le K.-O. ....	77
« Ils sont cuits » .....	93
Un éclair, un orage et un lutin .....	95
Oh, Pédarré! .....	105
À quand la prochaine? .....	117
La finale 63 vue depuis 2013 .....	127
Est-il venu le temps de Rugby Landes ? .....	133